

De l'enquête sur le trafic de jusquiame

Rapport d'Armand Grosjean à Monsieur de Laincourt,
Capitaine des Lames

Paris, le sixième jour de décembre 1644

Deuxième jour de décembre 1644

Au matin, nous recevions un billet émanant du cabinet de son Eminence le cardinal Mazarin. Nous n'étions alors que trois hommes à ne pas être affectés à une quelconque mission : Armand de Saint-Germain, Léandre Piccollet, ainsi que votre serviteur, Armand Grosjean. Le billet nous mandait en substance d'enquêter sur un apothicaire nommé Demars, suspecté par les espions de son Eminence de participer à un vaste trafic de jusquiame dorée au sein même de la capitale. Aussitôt, nous nous répartissions les tâches : je tentai de trouver l'adresse de l'apothicaire, tandis que Saint-Germain et Piccollet rendirent visite à Pierre Tellier, arcaniste royal, et désormais un ami.

Je trouvai bientôt l'objet de mes recherches et attendais mes frères d'arme. Quant à eux, ils apprenaient que Demars était bien connu sur la place de Paris et parvenaient également à apprendre son adresse. Nous nous retrouvions à l'hôtel de Chevry et partions séance tenante dans le quartier du Marais pour repérer les lieux. Une fois sur place, nous avisions vite une demi-douzaine d'hommes en armes postés discrètement autour de l'échoppe, y compris sur les toits, visiblement commandés par un personnage sinistre arborant une cicatrice qui prolongeait ses commissures de chaque côté de la bouche. Nous sentîmes que notre présence les importunait et, intrigués par leur posture, entrions dans une taverne en étage pour les observer discrètement. Ainsi débuta un bien étrange moment : les scudards semblaient hésiter ou nous attendre, tandis que nous les observions. Las de cette civiveté, Saint-Germain acheta à la

hâte une cape à un client -au prix déraisonnable de cinq livres- et sortait ainsi camouflé pour mieux les espionner. De notre côté, Piccollet et moi fomentions une diversion pour, l'instant venu, s'extraire de la taverne par les toits et surprendre nos éventuels adversaires. A l'instant où trois d'entre eux entrèrent dans l'échoppe de l'apothicaire, Saint-Germain s'engouffra à leur suite. Le sentant en danger, Piccollet et moi lancions le signal d'une rixe -que nous avions achetée à deux braves ouvriers pour la modique somme de trois livres- afin de ralentir d'hypothétiques nouveaux venus, et nous étancions dans les mansardes. Parvenus sur le toit, nous nous débarrassions de deux hommes embusqués tandis que Saint-Germain découvrait le cadavre du supposé Demars avant de subir une explosion des plus violentes. Tandis que je volais -le terme n'est pas surfait, il aura fallu que j'exécute un saut acrobatique de deux étages pour parvenir au niveau de la rue- à son secours et l'aidais à s'extirper du bâtiment, Piccollet mettait hors de combat deux hommes avec une dextérité redoutable, mais subissait pour finir un tir embusqué depuis les toits qui lui fit poser genou à terre. Ne parvenant pas à rattraper ces deux derniers hommes, nous résolûmes d'explorer plus avant l'échoppe de l'apothicaire, avant que la maison ne s'effondre. Notre examen nous permit de découvrir le livre de comptes du commerçant, à demi brûlé, les vestiges d'un engin d'horlogerie, de belle facture, que nous soupçonnâmes aussitôt être la cause de l'explosion, et, dans l'arrière-boutique, un passage souterrain par lequel avaient probablement fui les trois sbires. Nous l'empruntâmes et débouchâmes sur les quais de la Seine. Il s'agissait sans le moindre doute du passage dont se servait Demars pour ses livraisons et, nous en étions désormais convaincus, pour ses trafics. Une fois à l'abri, nous examinâmes le livre de comptes et notâmes une commande fort étonnante d'un certain M^dA : le manuscrit faisait mention de la livraison de douze fûts de jusquiame, de deux-cent onces de Dragon rouge, mais également de deux toises de mèche et de six espolettes. Tout portait à croire que l'idée des malandrins était de faire coup double en détruisant les preuves de l'assassinat de Demars et du trafic, en se débarrassant de trois soldats trop curieux.

Revenus de nos émotions, nous posâmes quelques questions alentour et apprenions plusieurs choses sur l'apothicaire : il avait longtemps habité au-dessus de sa boutique mais plus depuis quelques temps, avait été vu flâner dans le quartier Saint-Denis une fort belle femme à son bras, et il avait très récemment reçu plusieurs visites, certaines nocturnes, notamment d'un jeune homme venu en fiacre armorié - cerf d'or sur palais simple - et d'un homme masqué d'argent sur un destrier noir.

Éprouvés par nos combats, nous rentrâmes à l'hôtel de Chevry pour y prendre quelque repos et mener quelques recherches : je trouvais bien vite à quelle famille appartenait le blason que l'on nous avait décrit. Ce sont celles de Jean Amelou de Chailieux, en charge du recours à la cour du roi, de Henri, son frère et jadis postulant à la succession de son Eminence le cardinal de Richelieu, et de Jean-Baptiste, vicomte de Bisseuil, son fils. Aucun doute que ce soit ce dernier qui a été vu la nuit du meurtre de l'apothicaire. Saint-Germain et Piccollet allaient poser des questions dans Saint-Denis et localisaient la nouvelle demeure de Demars et de sa jeune épouse Albane.

Au soir, je surveillai l'hôtel particulier des Amelou de Chailieux tandis que mes deux comparses s'entretinrent avec Albane Demars, qui choisit de leur donner libre accès au cabinet particulier de feu son époux. La démarche fut fructueuse : Demars tenait un journal, dans lequel Saint-Germain et Piccollet retrouvèrent la commande passée par le Masque d'Argent, mais également une étrange histoire selon laquelle l'apothicaire avait été consulté par un imprimeur au sujet d'un livre ancien, le *Draconis Luteciae*, écrit vraisemblablement en draconique, qu'un certain moine aux yeux laitieux avait échoué à décrypter. Il semble que l'imprimeur cherchait à vendre le livre à une mystérieuse femme brune accompagnée du Masque d'Argent et à le faire authentifier. Par ailleurs, Demars précise l'intérêt particulier que la femme porte à l'Hydre du Marais, un des sujets du livre. Demars narre également une de ses rencontres avec l'imprimeur, chez ce dernier, menée sous le sceau du secret, et la course qui l'a ramené à son échoppe, les yeux bandés. Il y raconte qu'au début du trajet, il a reconnu le clocher de Sainte-Madeleine. Enfin, il

évoque ses soupçons d'être surveillé par les espions de son Eminence le cardinal Mazarin. Nous n'avons pas établi les raisons de cette consultation, Demars étant apothicaire et non arcaniste ou lettré.

De mon côté, la surveillance des allers et venues de l'hôtel Amelou de Chailleux s'avéra vaine.

Troisième jour de décembre 1644

Après une courte nuit de repos, nous allâmes interroger un horloger de renom dans l'espoir d'identifier l'auteur du mécanisme de la machine infernale. Celui-ci nous affirma que les pièces ont été produites sans le moindre doute dans les ateliers de Maître Goulard, horloger royal. Nous nous rendîmes sur le champ chez lui, où il nous reçut de bonne grâce. Après un examen minutieux des pièces, il confirma que c'est bien là leur manière de travailler, mais qu'il n'y était pour rien et que l'ensemble ne convenait à aucune commande. Il rapprocha cependant ce mécanisme à la disparition de son meilleur ouvrier, Newville, disparu depuis une semaine. Nous apprenions par ailleurs que Maître Goulard refusait obstinément des offres d'achat de son affaire par le notaire Leboeuf, ce depuis un mois, tandis que monsieur Newville lui enjoignait d'accepter. Les offres se sont taries à l'instant où monsieur Newville a disparu. Nous soupçonnâmes aussitôt une corruption de monsieur Newville et lui rendîmes visite.

Mais notre venue s'avéra trop tardive : nous trouvions le malheureux poignardé, probablement depuis la veille au soir. Notre examen ne nota que deux éléments intéressants : Newville disposait bien d'un atelier chez lui qui pouvait lui permettre de répondre discrètement à la commande particulière qui nous intéressait, et le meurtrier jouissait visiblement d'une situation confortable, à en juger par la belle facture de la dague qu'il avait si négligemment abandonnée dans la poitrine de sa victime. Nous attribuons une fois de plus ce forfait au Masque d'Argent.

Après quelques recherches à Chevry, nous identifions l'adresse de Maître Leboeuf ainsi que l'identité de l'imprimeur de Sainte-Madeleine qui n'était autre que Maître Vitré, ancien imprimeur royal, délaissé depuis un an au profit de son rival de toujours Maître Gramoisly. Nous décidons de commencer par le notaire.

Avant de nous rendre en son étude, nous mettions au point une tactique : sachant que Maître Leboeuf refuserait de nous livrer son commanditaire, nous prenions le parti de prendre en surveillance tout messager qu'il dépêcherait à l'issue de l'entretien. Saint-Germain et Piccollet iraient l'interroger tandis que moi, autant pour mes piètres talents d'éloquence que pour mes qualités de discrétion, me posterais dehors. Ainsi fut fait, et tout se déroula comme nous l'avions escompté, Maître Leboeuf refusant catégoriquement de répondre à notre requête, allant même jusqu'à tenter d'intimider mes amis à l'aide de ses deux dragonnets Caïn et Abel. Peu de temps après le départ de mes complices, j'avisai un clerc partant bon train. Mais alors que je m'apprêtais à entamer la poursuite, je vis un des dragonnets prendre son envol. Je tranchais aussitôt et m'élançai dans une course folle à travers les rues de Paris pour ne pas perdre le volatile des yeux. Je traversai même les Ecaillés à fond de train sous les yeux d'une centaine de dracs et, hors d'haleine, parvins à surprendre le dragonnet, à côté de l'hôtel de Cluny, se poser au bras d'un gentilhomme, poudré et perruqué, chevauchant un magnifique cheval noir - me rappelant aussitôt le Masque d'Argent. Comme je l'avais soupçonné, l'homme prit connaissance d'un message que lui apportait le reptile, et échangea quelques mots avec un homme qui sortit de l'ombre et que je reconnus sur le champ : il s'agissait du balafre qui avait manqué d'occire Saint-Germain sous les décombres d'un immeuble. Ma conviction était faite, ce gentilhomme n'était autre que le Masque d'Argent, accompagné de son âme damnée. Mais comment compromettre cet homme visiblement bien né ? Malgré ma débauche d'efforts, mon souffle court et ma gorge en feu, je résolus de prendre le gentilhomme en surveillance. Dieu merci, celui-ci n'était guère pressé et m'emmena nonchalamment jusqu'à une propriété que le tout-Paris connaît : la résidence de Monsieur Charles de Valois d'Angoulême. Nul doute que notre

criminel y était hébergé. Comprenant que je n'obtiendrais pas d'informations supplémentaires, je rejoignis mes comparses à l'hôtel de Chevry.

Quelques questions suffirent pour apprendre que l'hôte de marque de monsieur de Valois n'était autre que le marquis de Gagnières, tristement célèbre pour sa participation supposée à la grande attaque de dragon sur Paris il y a quelques années et pour son goût pour le commerce avec les comploteurs et les Derniers Nés.

Une fois cette surprenante information acquise, nous partîmes pour le quartier de Sainte-Madeleine y rencontrer l'imprimeur Vitré. Sur place, nous apprîmes que l'entrepreneur était absent depuis plusieurs jours - chose fort commune à en croire son contremaître. Nos craintes de trouver un nouveau cadavre eurent tôt fait de convaincre ce dernier de nous laisser accès aux appartements privés de son patron, mais nous n'y trouvions rien. En poussant notre interrogatoire auprès de l'employé, nous apprîmes que la dernière visite de Vitré fut à son éternel rival, maître Gramoisny, qui tient atelier non loin de là. Une si bien étrange démarche, lorsque l'on sait que Vitré ne porte pas monsieur Gramoisny en son cœur depuis son éviction, que nous décidâmes de lui rendre visite.

Il s'avéra que monsieur Vitré convoitait certaines informations dans la bibliothèque que l'imprimerie Gramoisny garde jalousement et, devant l'urgence que dégageait Vitré, que le propriétaire lui en avait autorisé l'accès. Nous montâmes à notre tour dans cette pièce vénérable et découvrîmes bien vite quelques volumes compulsés récemment, tous écrits en latin, dont un qui s'était vu mutilé de plusieurs pages. Après avoir demandé la liste des libraires susceptibles de posséder un autre exemplaire, nous prenions congés, mais à peine partis qu'un ouvrier attirait notre attention et nous entraînait à l'écart pour nous instruire d'une confession décisive. Maître Vitré, propriétaire du Draconis Luteciae, présidait une association, la Confrérie Herculis, qui s'était donnée à l'origine pour mission l'étude du livre. Dessein bien étrange puisque nul ne lisait le draconique dans la confrérie à part peut-être, partiellement, ce moine aux yeux laiteux, moine qui s'appelait Benedetto selon

l'ouvrier. Les réunions se tenaient chez Vitré, dans une cave secrète. Pour donner foi à ses affirmations, l'ouvrier, ancien employé de Vitré, nous entraîna à nouveau à l'atelier dans lequel il avait travaillé si longtemps et, malgré les protestations du même contremaître que nous avions rencontré, parvint à se faire ouvrir les portes des appartements de son ancien maître. Sitôt entré, il fit coulisser une bibliothèque grâce à un mécanisme dérobé et dévoila un escalier raide et humide. Passant outre la vexation de n'avoir pas vu le passage lors de notre première visite, nous suivîmes le personnage dans ce boyau qui paraissait sans fin. Parvenu au bas de l'escalier, l'ouvrier tenta d'appeler Benedetto -celui-ci devait, à notre plus grande surprise, avoir élu domicile dans cette cave et ne jamais en sortir, envoûté qu'il était par ce livre démoniaque- mais sans réponse. Les torches étaient éteintes depuis plusieurs heures et, une fois rallumées, le spectacle qui s'offrit à nos yeux fut saisissant. La cave était basse de plafond mais meublée et en désordre. Les murs étaient couverts d'inscriptions étranges et dérangeantes, indéchiffrables, que nous estimâmes être du draconique. Le moine gisait sans vie sur sa paillasse, assassiné. Ne pouvant plus rien faire pour ce malheureux sinon le recommander à Dieu, nous inspectâmes la pièce. Nous y trouvâmes une table et cinq chaises -la confrérie regroupait visiblement peu de membres- et un lutrin vide, mais sa situation privilégiée ne laissait aucun doute : c'était là la place du Draconis Luteciae, désormais absent et probablement vendu à la mystérieuse femme voilée. Sur la table, des montagnes de livres et de notes, mais nous dénichâmes une liste d'ingrédients - cent onces de dragon rouge et six fûts de jusquiamme- ainsi qu'un plan annoté d'une partie de Paris qui représentait un trajet à travers le fleuve entre le quai de l'échoppe de l'apothicaire et les thermes de Cluny. Nous fûmes dès lors assurés qu'au fil du temps, la confrérie avait dévié de l'étude du livre pour le sombre projet de réaliser un rituel, peut-être pour réveiller l'Hydre du Marais - nous frissonnâmes au souvenir du dragon qui avait dévasté Paris il y a plusieurs années- et que les ruines des thermes de Cluny jouaient un rôle dans ce projet.

Après un court repos à l'hôtel de Chevry, nous décidâmes d'inspecter les ruines des thermes à la faveur de la nuit. Nous empruntâmes une barque pour parvenir aux

ruines par la Seine et ainsi éviter l'hôtel de Cluny, mais constatâmes vite, par l'intensité des torches et le nombre de personnes que le rituel avait commencé. Alors que nous nous postions pour observer les accès et réfléchir à une tactique d'approche, nous avisâmes un homme de main qui mettait un fût en perce et en déversait le contenu dans le bassin des thermes -qui communique par une conduite couverte avec le réseau d'alimentation des fontaines et autres citernes de la ville. N'ayant plus le temps de réfléchir, nous accostâmes le long de la conduite, dans un endroit sombre. Nous avions vu, lors de notre débarquement, cinq hommes disposés en cercle qui menaient le rituel, tandis qu'une dizaine d'hommes en armes sécurisaient la scène. Nous résolûmes de boucher la canalisation avec ce que nous trouvions à l'aide de Saint-Germain pour ainsi bloquer le passage de ce que nous avions compris être de la jusquiame et attirer les hommes d'armes, tandis que Piccollet s'introduisait dans l'hôtel de Cluny pour prendre les ritualistes à revers et ainsi contrarier la cérémonie. Notre Seigneur en soit remercié, cette tactique fonctionna tant et si bien que Saint-Germain et moi nous débarrassâmes de deux puis quatre sbires. Mais tandis que Piccollet parvenait aux thermes, plusieurs barques émergèrent de la brume, provenant des Ecailles et résonnant des hurlements de dizaines de draes ! A ce grondement, les apprentis arcanistes s'empressèrent de déverser le reste de jusquiame, soit quatre fûts, mais notre barrage tint bon et le poison se déversa à nos pieds. Malheureusement, lorsque les draes surgirent dans les thermes, nous fûmes contraints à la fuite devant leur nombre et leur sauvagerie, exacerbée par la quantité de jusquiame déversée, et à rallier les mousquetaires à notre secours. Pendant ce temps, les derniers membres de la confrérie ont été massacrés, avec parmi eux l'imprimeur Vitré que nous avons reconnu d'après une gravure, par la horde de draes rendus fous par la jusquiame.

Aussitôt, nous venions vous rendre compte, monsieur, de ces presque deux fûts de jusquiame déversés et nous savons que des mesures ont été prises séance tenante pour limiter la corruption des réserves d'eau de Paris. Enfin, épuisés par notre combat, nous rentrâmes dans nos appartements panser nos plaies et prendre quelque repos.

Au terme de cette journée, nous aurons endigué une pollution de jusquiame et déjoué le projet d'une confrérie nauséabonde, mais la victoire est incomplète : nous n'avons trouvé d'explication que pour la moitié de la jusquiame commandée, et ignorions encore les sombres desseins du marquis de Gagnières et de sa complice mystérieuse - que nous suspectons d'être un Dernier Né, symbolisant l'arcane de la Magicienne sous le Voile.

Quatrième jour de décembre 1644

Alors que le jour se levait sur notre expectative, nous sentions l'urgence d'agir. Mais notre seule piste restante était celle du Vicomte de Bisseuil, que nous avions négligée au regard de sa triste réputation de débauché. Nous résolûmes de rendre visite à Monsieur son père, Jean Amelou de Chailleux, plutôt que de nous livrer à une oisiveté coupable.

Les premiers instantis avec Monsieur Amelou de Chailleux furent glaciaux, tant son hostilité envers son Eminence et notre démarche était palpable. Il fallut l'intervention tant opportune qu'inattendue de Monsieur Henri Amelou de Chailleux, farouche adversaire de son Eminence, pour que le magistrat royal consente à se livrer. Les questions que nous lui posâmes à propos du Vicomte nous apprirent que ce dernier était sous l'emprise du vin d'edrac, qu'il en avait un besoin démesuré, et que lorsqu'il vint quémander à son père de quoi s'en procurer, celui-ci l'avait rabroué et refusé net. Depuis, le Vicomte avait quitté la maison, mais nul doute que nous le trouverions au seul endroit où le vicomte était capable de trouver de quoi acheter son poison : le Dédale, à quelques lieues de Paris, où l'on se livre à des courses à dos de vyvernes et pour lesquelles le Vicomte semble avoir des talents. L'inquiétude paternelle du magistrat était flagrante, malgré sa réputation de dureté et d'intransigeance, et je dois confesser qu'elle me toucha, d'autant que le Vicomte, privé de sa drogue, prenait des risques insensés à participer à de telles courses.

Nous profitons de notre entrevue pour questionner Monsieur Amelou de Chailleux sur le Marquis de Gagnières. Il nous confirma qu'il était de retour à Paris, et consacrait beaucoup de son temps à accroître son réseau d'influence, n'hésitant pas à corrompre quiconque se retrouvait dans le besoin, comme les débauchés et les victimes du démon du jeu. Il était également connu que Monsieur de Gagnières faisait des investissements dans la capitale, ayant acheté la bronzerie Domet et l'atelier de tissage Roman d'Entreville.

Mais la piste du Marquis de Gagnières n'était plus notre priorité. Touchés par les élans paternels de cet homme que nous pensions inébranlable, nous résolûmes de sauver le Vicomte de sa propre folie et d'une mort presque certaine. D'autant que le Vicomte avait peut-être vu quelque chose la nuit précédant la mort de l'apothicaire Demars. Nous commençons cette course contre le temps par une visite à Pierre Tellier, notre ami arcaniste, pour obtenir de lui une dose de jusquiame susceptible de rendre le Vicomte plus maître de lui. Par quelques explications, nous convainquîmes vite l'arcaniste de nous aider, et partîmes aussitôt après pour le Dédale au triple galop. Las, nous arrivions dans cet endroit sulfureux trop tard pour toucher le Vicomte, puisqu'il était déjà engagé dans la prochaine course. Nous n'avions plus d'autre choix que d'y participer nous-même pour approcher notre témoin. J'avais pu voir lors de notre cavalcade que j'étais le meilleur cavalier de nous trois, et me résolus à mon corps défendant à louer une vyverne - pour la somme de cent livres - et m'inscrire à cette même course, sans même avoir pu faire connaissance avec cette monture qui ne m'inspirait que de la méfiance. J'allai prendre place auprès des autres concurrents - tandis que Piccollet et Saint-Germain s'installaient dans le public - en m'assurant le voisinage du Vicomte. Je tentai de lui faire entendre raison en pure perte, quand le concurrent situé à ma gauche m'adressa la parole. Je ne saurais rapporter la teneur de ses propos, tant je fus saisi par la vue de sa personne : la cicatrice qui le défigurait était reconnaissable entre toutes, il s'agissait de l'homme de main du Marquis de Gagnières. Quelques gestes et regards de sa part me firent comprendre qu'ils étaient au moins quatre parmi nous sept à vouloir la mort du Vicomte, et dorénavant la mienne. Le Vicomte et moi étions en bien fâcheuse posture, mais je vis là l'occasion

de faire payer au balafre l'attentat contre Saint-Germain et le tir déloyal sur Piccollet. Il était désormais impossible que nous deux en sortions vivants, ce serait à la vie à la mort.

Comprenant que la seule règle de cette course est qu'il n'y en a point, je profitai d'un moment d'inattention de mon rival pour administrer à sa monture la dose de jusquiame que le Vicomte avait boudé, espérant ainsi la rendre incontrôlable. C'est à cet instant que le départ fut donné. Je passerai sur les détails de cette course folle où j'ai cru rejoindre notre Seigneur, je me contenterai d'en donner l'issue : je parvenais à occire le balafre ainsi qu'un drac noir, tandis que Piccollet et Saint-Germain tuaient par balle deux autres sbires depuis le public, avec une discrétion qui restera pour moi une énigme. Le Vicomte remportait la victoire et devenait accessible, devant une bouteille de vin de drac. Son récit de la nuit de la mort de Demars fut instructif : il avait reconnu la femme voilée comme Françoise de Nargonne, l'épouse en secondes noces de Monsieur Charles de Valois d'Angoulême. De plus, cette même nuit, il remarqua des fûts dans l'arrière-boutique, portant les lettres JHS. La seule signification que nous entendions était la référence à l'ordre des jésuites, mais quel rapport avec un trafic de jusquiame ? Lorsque nous évoquâmes la question, le Vicomte nous apprit que la plante provenait du port de Saint-Malo.

Le Vicomte ayant résolu de s'abandonner au vin de drac, nous le laissions à son vice pour concentrer nos efforts sur le Marquis de Gagnières. Éprouvé que de raison par le combat aérien que j'avais livré, je rentrai à l'hôtel de Chevry pour y reprendre des forces, pendant que Saint-Germain et Piccollet poursuivaient nos investigations à la bronzerie Domet puis à l'atelier de tissage Roman d'Entreville. Ils découvrirent que la bronzerie avait réalisé sept encensoirs monumentaux récemment - commande fort inhabituelle - et que l'atelier de tissage avait produit des tenues de cérémonie tissées de fils d'or, une nouvelle commande inhabituelle. Fait troublant, les deux commandes avaient été livrées à la maison professe des jésuites de l'église de Saint-Paul. Il n'y avait dès lors plus de doute : l'église Saint-Paul, qui accueillait le soir même la cérémonie d'hommage à son Eminence le cardinal de

Richelieu, serait le théâtre d'un complot diabolique dont seraient spectateurs la Régente de France et son Eminence.

Vous connaissez la suite, Monsieur : nous venions vous trouver et vous accompagnions à la cérémonie en qualité de garde du corps de son Eminence pour finir par affronter et vaincre l'incarnation de l'Hydre du Marais avec votre aide et celle, plus inattendue, de Saint-Lucq, ancienne gloire des lames. Nous avions vu également le cardinal de Retz, fort de la puissance de sa foi, protéger la Régente d'un bouclier de lumière bleutée. Comme vous vous en souvenez sans doute, nous attaquions Françoise de Nargonne une fois l'hydre abattue. C'est alors que cette sorcière invoqua la Vestale de Pierre et libéra une énergie telle qu'elle souffla tout sur son passage excepté, pour des raisons que je ne saurais expliquer, votre serviteur. Je poursuivis mon assaut insensé pour, finalement, lui porter un coup fatal avant de sombrer dans l'inconscience.

A notre réveil, nous subîmes tous une étrange vision de Françoise de Nargonne nous offrant son cœur de diamant avant de disparaître. Revenus bel et bien à nous, nous avisions les dégâts et découvrions la dépouille de la sorcière, mais nulle trace du Marquis de Gagnières, pourtant présent pendant l'attaque. Enfin, nous escortions aussi dignement que nous le permettait notre état, son Eminence et sa Majesté la Régente à leur carrosse. Pour finir, fourbus et sanguinolents, nous laissions les mousquetaires tenir le compte des victimes et cette folie sanguinaire pour rentrer, une dernière fois, panser nos plaies à l'hôtel de Chevry.

Cinquième jour de décembre 1644

Dès l'aube, nous menâmes perquisition en la demeure de Charles de Valois d'Angoulême, avec un succès mitigé. Nous trouvâmes le maître des lieux sûr de la bonne santé de son épouse, nous assurant l'avoir vue le matin même partir en voyage. De plus, nous découvrîmes le masque d'argent dans les appartements de son fils reclus,

Henri, et n'avions d'autre choix que le mettre aux arrêts, quand bien même le pensions-nous innocent et victime des complots de sa belle-mère et du Marquis. Quant à Charles de Valois, nous l'escortâmes jusqu'à la morgue afin qu'il puisse faire le deuil de son épouse, mais le choc fut trop violent pour son âge et sa faible constitution et le malheureux mourut d'apoplexie sous nos yeux. Piccollet, pourtant versé dans l'art de soigner et guérir, ne put rien contre la funeste main qui s'était déjà refermée sur cet auguste comploteur.

A ce jourd'hui, le Draconis Luteciae n'est point retrouvé, et le Marquis de Gagnières est en fuite. Nous préconisons de poursuivre l'enquête au plus tôt au port de Saint-Malo.

Voici, Monsieur, le récit honnête et loyal de l'enquête que nous a confié son Eminence le cardinal.

Vos dévoués,

Armand Grosjean,

Léandre Piccollet

Armand de Saint-Germain

Note au Maître et aux joueurs

Grosjean, dans ce récit-fleuve, passe volontairement sous silence deux éléments qu'il juge prématuré et malhabile de coucher par écrit :

- Après le combat épique qui a opposé les Lames à l'Hydre du Marais, Saint-Lucq, sorti d'on ne sait-où, prend congé sur une sortie théâtrale, en évoquant des révélations qu'il fera aux Lames au mépris du « secret d'état »
- La perquisition chez Charles de Valois d'Angoulême livre aux Lames un billet signé du cardinal Mazarin confirmant la livraison de la jusquiame. Mazarin balaye bien vite cette pièce qu'il annonce fausse.